



« JE SUIS FRANÇAISE DE CŒUR »

GRISÉLIDIS RÉAL – UNE INTIMITÉ TRÈS PUBLIQUE

Grisélidis Réal (1929-2005) était une femme publique. Prostituée, elle donnait accès à son corps contre rémunération; écrivaine, elle dévoilait ses mots, dont les destinataires premiers étaient – ici encore – souvent des hommes. Militante enfin, cette « courtisane révolutionnaire » offrait son temps, son énergie et son image à ce qu'elle nommait « la grande lutte des Putes ». La trace matérielle que les objets d'écrivain impriment de manière aléatoire, presque anodine, à un quotidien peut prendre valeur d'annonce et de symbole. Si le tampon dont Réal ornait certains de ses documents les vouait ainsi au cadre d'une lecture en confiance, il n'empêchait pas un dévoilement plus collectif. Frappée au sceau de cette discrète contradiction et au au gré d'un parcours où le public et le « strictement confidentiel » se sont entrelacés et nourris sans jamais s'annuler, la trajectoire qui mène Réal de la Suisse à la France, puis de Paris à Genève, sans halte définitive où se ferait un choix, sous-tend la distance qui, de la confiance à l'exposition de soi, puise à l'encre de la proximité.

Nomade, Grisélidis l'a toujours été. Des étapes de l'enfance qu'elle enchaîne de Lausanne à Athènes,

en passant par Alexandrie, pour revenir à Zurich puis Genève, elle semble garder un désir d'espaces et de liberté. Cet élan vers le large, peut-être prend-il aussi sa source à contre-courant de l'éducation de sa mère, «d'une grande rigidité morale¹», que l'auteure cite parfois comme exemple de l'emprise bourgeoise et judéo-chrétienne, calviniste notamment, sur l'existence des Occidentaux en général et des Suisses en particulier. Nombre de ses écrits portent la trace de vitupérations à l'encontre de principes visant, selon elle, à l'annulation du corps et à l'«interdit d'en jouir et de faire jouir les autres²». Elle y voit la raison d'un mal-être généralisé: «[...] les trottoirs, les taules et les asiles sont pleins d'infirmités de l'éducation, aliénés, amputés de leurs sexes par la terrible religion judéo-chrétienne et sa notion puante de péché, et par son chien enragé, la Morale³.» À rebours d'un assèchement des corps et des cœurs dont elle situe bientôt l'épicentre à Genève, Grisélidis Réal s'attache aux peuples qui lui semblent exprimer la force brute d'une soif de vie inextinguible: les Africains (elle écrit toujours: «les Noirs») et les Arabes; les Tziganes surtout. Dès son premier roman, *Le Noir est une couleur*, elle montre que la fuite vers l'Allemagne, hors de la «ville frigide» de Genève, correspond à la volonté de rejoindre «le grand troupeau des nomades en transhumance⁴». Outre le récit qu'il fait de la première expérience de prostitution de Grisélidis à Munich et les nombreux sujets qu'il aborde, cet ouvrage est aussi une ode au mode de vie gitan que l'écrivaine porte aux nues. Dans ses textes futurs, Grisélidis n'aura de cesse de tisser ce fantasme, concentrant bientôt ses projections autour de l'image de la roulotte, quintessence de l'existence

tzigane et seul lieu capable de réunir l'idée du refuge et de l'élan, du chez-soi et de la communauté.

Très tôt, la France occupe une place de choix parmi les destinations que Réal se choisit dans ses rêves, dans ses écrits et au fil de ses pérégrinations. Dès la fin de l'année 1958 – Grisélidis a alors vingt-neuf ans –, elle confie à la photographe Suzi Pilet et au poète Maurice Chappaz qu'elle compte accoucher de son quatrième enfant en France, pour ne pas en perdre la garde comme c'est arrivé par le passé face aux grands-parents de son premier fils, Igor. Si le pays est déjà synonyme d'affranchissement dans ce cas bien particulier, Réal précise que son objectif dépasse la seule volonté d'offrir à l'enfant une autre nationalité qui le mette à l'abri des revendications familiales helvétiques. D'échappatoire, la France devient projet d'avenir: «[...] pendant que je serai en France j'irai faire un tour au bord de la mer, dormant dehors et mangeant des olives, et j'arriverai jusque vers les hommes simples, les pêcheurs, les Gitans. Et s'il s'en trouve un qui veuille m'aimer, je l'épouse et j'emmènerai là-bas tous mes enfants, pour y vivre dans la pauvreté et la beauté, loin de la Justice, de la mesquinerie, de l'égoïsme⁵.» Sous sa plume, l'Hexagone offre déjà les qualités qui feraient défaut à la Suisse, mais on sent affleurer la mise en place d'un «ailleurs» purement imaginaire, utopie à portée de main puisque géographiquement proche, dont les caractéristiques tiennent plus de la mythologie personnelle de la jeune Grisélidis que d'une réalité française tangible.

PARIS CAPITALE TZIGANE

De fait, le portrait s'affine et se précise. La France, *a fortiori* Paris, deviennent le carrefour où se croisent les cultures, les nationalités et les sexes, figurant une sorte d'«hyper-capitale» du métissage, où le mouvement, le brouhaha et les infinies possibilités qu'esquissent les nuits mâtinées de jazz, d'alcool et de musique tzigane ne sont pas sans rappeler le Paris de Henry Miller, dont Réal était une lectrice passionnée. «Paris c'est vaste, fabuleux, une jungle d'enfer et de mystère. C'est grandiose, on y vit et y crève à cent à l'heure⁶»: toute sa vie, y compris les périodes où le lien à la France se teintera d'amertume (lorsque la reconnaissance littéraire s'y fera attendre), Paris sera pour l'écrivaine cette «Ville-Pieuvre fabuleuse⁷», c'est-à-dire un mélange ambigu de construction minérale, organique et imaginaire. Elle est avant tout synonyme d'ouverture au chaos du monde, à rebours de l'ordre et du politiquement correct que l'écrivaine combat dans son rejet d'un certain nombre de valeurs «genevoises». Il ne s'agit pas pour Réal d'exalter la France, les Français ou leur mode de vie, mais plutôt d'identifier, à Paris, la possibilité d'exister au croisement de différents destins, comme si ce lieu bien précis permettait d'entretenir un flou géographique et identitaire au-delà des frontières. Quand il s'agit d'investir ses économies dans un pied-à-terre en France, dans les années 1980, ce n'est donc pas un hasard si Grisélidis choisit un quartier parisien susceptible d'incarner ce désir-là. C'est à Belleville – où artistes et immigrants cohabitent dans

le quartier d'Édith Piaf et du Romain Gary de *La Vie devant soi* et de *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*⁸ – que la courtisane souhaitera s'établir. Le portrait qu'elle en fait est fidèle à son attente : « À la rue Desargues, un nom qui chante comme de l'eau, j'aurai ma roulotte, mon petit aquarium personnel entouré de tambours et de musique. [...] Je n'aurai pas trop de ce qui me reste de temps à passer sur cette planète pour me plonger corps et esprit dans toutes ces rues écorchées, pleines de cris, d'enfants noirs, de vieux Arabes efflanqués, de musique, d'odeurs, de piments et de galettes et d'épices inconnues, de grandes Africaines illuminées de bijoux et d'étoffes dorées [...] » Les fictions mettant en scène la cité française la campent régulièrement nocturne et bigarrée, à la fois dangereuse et fascinante, telle une inconnue dont la beauté n'égale que la menace qui en émane. Ce Paris-là appartient aux créatures de la nuit, c'est-à-dire aux prostituées, aux marginaux, aux artistes, aux étrangers. Il va de Belleville à Réaumur-Sébastopol, en passant par Barbès, par la Place Clichy, par Pigalle – c'est la « capitale du désir », peuplée de « méduses au regard électrique¹⁰ » : « De temps en temps, une porte s'entrouvre, laissant apercevoir à l'intérieur des chevelures blondes et des jambes nues dans un étroit couloir éclairé. Aussitôt quelques hommes s'y engouffrent, et la porte se referme¹¹. » Il est d'ailleurs intéressant de retrouver une ambiance analogue dans le portrait que Réal brosse du quartier des Pâquis, à Genève, qu'elle compare à Barbès, notamment en raison de sa population étrangère. D'un point de vue littéraire, le texte *Les Sphinx du Macadam*, publié en 1989 dans l'ouvrage collectif *Chers Pâquis. Regards sur un quartier de Genève*¹²,

JE SUIS FRANÇAISE

est au diapason des courts récits parisiens comme cette «Petite chronique des courtisanes»¹³, rédigée en 1976, et de *La Princesse de Belleville*, confié en 1995 à un recueil réunissant des écrivains autour du *Paris des Suisses*¹⁴. Ici non plus «les rues ne dorment pas, nourries de musique, d'incendies, de cris¹⁵».

LA FRANCE DES PUTES : LE CORPS COMMUN DE LA RÉVOLUTION

Dans la longue histoire des rapports entretenus par Grisélidis Réal avec l'Hexagone et dont témoigne l'esquisse parisienne que l'on vient de citer, deux «moments français» comptent plus que d'autres: l'un correspond à une «date» (1975), l'autre à une rencontre (celle avec Jean-Luc Hennig).

Depuis le début des années 1970, Réal a arrêté la prostitution pour se consacrer à l'écriture et à la peinture. Le soutien de Maurice Chappaz (qui obtient la sélection de son premier manuscrit pour le prix Georges-Nicole) et celui de Bertil Galland (qui la publie dans sa revue *Écriture* et lui permet d'accéder à une bourse de Pro Helvetia) sont déterminants dans cette décision. C'est donc comme «artiste en devenir» que Grisélidis quitte la Suisse en 1973, pour suivre dans son appartement parisien son amant Hassine Ahmed qu'elle a connu alors qu'il était incarcéré dans le canton de Vaud. Ce premier séjour parisien, long de quatre ans et entrecoupé d'allers-retours entre la capitale française et la cité de Calvin, fait office de charnière dans la vie de Grisélidis Réal. Alors que son histoire d'amour, certes passionnée, sombre rapidement dans la violence, Grisélidis se

jette à corps perdu dans le combat que mènent à cette époque les prostituées françaises pour obtenir un statut légal et dénoncer les agressions et la répression dont elles sont victimes. En 1975, elle se joint au mouvement de grève qui se traduit par l'occupation de la chapelle Saint-Bernard. L'événement est décisif pour elle, comme en témoigne la trace qu'il laisse ensuite dans son œuvre et son existence. Sous sa plume et dans sa bouche, la révolution des prostituées, cette « grande fleur violente de toutes les couleurs » qui « claquait au vent de la colère », s'avoue tour à tour déclic, mission et tournant¹⁶ : « C'est à Paris, [...] dans une chapelle de Montparnasse, que je suis entrée en révolution, avec mes sœurs damnées. Depuis, je ne les ai jamais quittées. La révolution nous a prises, elle ne nous lâchera plus jusqu'à notre dernier souffle¹⁷. » Le ton est lyrique mais les formules n'ont rien de rhétorique, puisque l'écrivaine restera fidèle à la cause des travailleurs et des travailleuses du sexe jusqu'à la fin de sa vie, participant à toutes les manifestations visant à une reconnaissance plus juste d'un métier qu'elle présente comme « un Art, un Humanisme et une Science¹⁸ ».

Cette période marque l'entrée de *l'individu* Grisélidis Réal dans un *collectif* et une *communauté*. Fidèles à l'iconographie mentale d'une autre « Révolution française » (à laquelle la courtisane-écrivaine fait souvent allusion par le biais de références partagées : l'échafaud, la guillotine, la nécessité de « couper la tête » à la « loi Sarkozy » contre le racolage passif en 2003, etc.), les textes et lettres de ces années-là mettent en avant la puissance de la foule et la nécessité d'inscrire le combat à la première personne

du pluriel. Ce « nous » auquel Réal s'arrime s'écrit au féminin, il donne une voix aux « femmes de toutes races, de toutes couleurs, putains, poètes, amoureuses, louves folles de leurs petits », jusqu'à faire corps avec l'idée que l'auteure se fait de l'Hexagone : « La France pour moi c'est vous, des milliers de femmes qui marchent dans la nuit comme des papillons hors de leur chrysalide¹⁹. » Participer à la révolte des « Putes », qui constituent pour Grisélidis une famille du cœur au même titre que les Tziganes, est une façon de faire « corps commun » pour revendiquer un destin farouchement singulier – et cette tension entre le collectif et l'individuel reflète l'ambiguïté dans laquelle la société maintient la prostituée. Comme le souligne l'universitaire Virginie Sauzon, l'œuvre et la vie de Réal dénoncent en effet le paradoxe de ces *femmes publiques* qui n'existent pas *publiquement*²⁰. En 1975, la revendication d'un statut pour les prostituées signe dès lors la volonté de donner à chaque membre de cette « communauté » une identité singulière, une existence reconnue. Les « merveilleuses Putes de France²¹ » contribuent d'abord à faire de Grisélidis une figure ; puis Réal la « Genevoise » devient, par un ultime retour de balancier, l'étendard et le visage des luttes françaises à venir, allant jusqu'à disparaître en tant que sujet pour le bien de la cause : « qu'est-ce que la Révolution ? C'est simple, et douloureux... hélas, mais *efficace* : C'est l'art (car c'est un Art) de faire passer les intérêts *collectifs* avant les intérêts personnels²². » La dernière décennie a encore illustré la vivacité du symbole « Grisélidis » pour certains mouvements féministes français²³, notamment sous la plume d'écrivaines comme Virginie Despentes²⁴ et Joy Sorman²⁵.

LA FRANCE ÉDITRICE ET CORRESPONDANTE

Alors que Grisélidis s'investit sans compter dans un mouvement lui permettant en retour d'articuler son existence et sa création autour d'enjeux qui lui sont essentiels – la libération des corps et des mœurs, l'exaltation de la vie et de la beauté des marges, la lutte contre la misère humaine et amoureuse –, ces années parisiennes signifient aussi le début d'un long chemin pour se faire connaître comme écrivaine. En Suisse, elle bénéficie du soutien moral et financier de Bertil Galland qui publie des extraits de son premier livre, dont le titre est encore *Chair vive* et qui deviendra *Le Noir est une couleur*. La correspondance entre Réal et l'éditeur de la prestigieuse revue *Écriture* fait état des difficultés rencontrées pour trouver une maison d'édition au premier manuscrit de l'auteure, laquelle semble concentrer ses efforts sur les écuries françaises. Les noms de Grasset, de Buchet-Chastel, du Seuil, de Sarrazin et de Pauvert sont évoqués. Le livre intéresse Stock, mais après de multiples échanges autour des nombreuses coupes exigées par l'éditeur français, c'est finalement la maison André Balland qui sort *Le Noir est une couleur* en septembre 1974. L'issue du rapport de force dont Grisélidis informe Galland donne à penser que les tractations ne se sont pas faites sans heurts : « Il ne m'a pas été possible de vous faire réserver les droits pour la Suisse. J'ai essayé tout ce que j'ai pu. L'éditeur André Balland n'a pas voulu. Je sais que c'est comme une trahison envers vous²⁶. »

Que le patron d'*Écriture* ait été ou non meurtri des conditions de publication française de sa protégée, l'article qu'il signe à la sortie du livre atteste certaines réserves. Faisant l'éloge du roman dans *24 Heures*, Galland déplore le choix d'une «couverture aguicheuse» – la photographie d'un sein nu et de mains croisées sur un ventre – qui masque «la force cachée du livre» et «montre bien [...] à quel public l'éditeur parisien destine les souvenirs de la prostituée²⁷». *Le Noir est une couleur* bénéficie d'ailleurs d'une couverture de presse satisfaisante en Suisse, mais n'accède pas au succès escompté en France, malgré une publication parisienne censée faire connaître son auteure au-delà des frontières helvétiques. Les qualités «animales» de la capitale française, si souvent vantées par la courtisane révolutionnaire, se muent en résistance quand il s'agit d'y faire parler de soi. Comparant Paris à un «vieux lion dégénéré, vautre dans son salon²⁸», Grisélidis s'acharne à décrocher entretiens et comptes rendus, mais doit constater «l'opposition rencontrée presque unanimement auprès des journalistes parisiens²⁹».

En vérité, c'est de manière souterraine que se prépare l'entrée en littérature de Grisélidis Réal. La rencontre décisive avec les prostituées de la chapelle Saint-Bernard en 1975 en précède de peu une autre, tout aussi essentielle: celle avec l'écrivain et journaliste français Jean-Luc Hennig. Pour la préparation d'un livre d'enquête sur la prostitution masculine³⁰, ce dernier fait appel à Grisélidis. Tandis que Réal a quitté Paris pour rentrer en Suisse, l'amitié qui naît entre les deux artistes anticonformistes débouche sur une entreprise littéraire dont on peut

dire qu'elle figure le cœur de l'œuvre réaliennne. Avec Bertil Galland et la publication française du *Noir est une couleur*, Grisélidis Réal était certes déjà écrivaine, mais peut-être le lien noué avec Hennig a-t-il su instaurer un cadre plus à même de la révéler : la correspondance. L'alliance entre des confidences impudiques (la courtisane a repris une pratique prostitutionnelle à Genève par conviction et militantisme) et un style éclatant, polémique et enlevé esquisse, à travers cet « échange » épistolaire à une voix, le roman de toute une vie. L'échange est bien là, même si Hennig ne donne presque jamais suite aux missives de Grisélidis. Les lettres qu'elle écrit répondent à un désir, à un appel, comme si l'intime de ses mots devait d'abord passer par le secret d'un papier cacheté adressé à un destinataire élu, pour s'offrir ensuite à un public large et anonyme. Fasciné par le panache et la force vive de cette Suisse hors du commun (« la seule Helvète qui trouve grâce à ses yeux³¹ »), intrigué par son rapport à la prostitution, l'auteur du violent pamphlet *Lettre ouverte aux Suisses si bons, si gros, si tristes*³² est bien plus qu'un lecteur passif. Il œuvre en coulisse pour permettre à l'écrivaine de réaliser au mieux l'intrication qu'elle revendique entre sa profession de péripatéticienne et sa création. Puisqu'elle « devenait artiste en devenant prostituée publique, et vice versa », refusant catégoriquement d'accorder plus de dignité ou d'importance au statut d'écrivain qu'à celui de « pute », c'est à cette association qu'il s'agissait de s'adosser : par l'intermédiaire d'Hennig, Réal publie en 1979 son *Carnet noir*, mémoire de ses passes et des particularités de ses clients, dans la revue française *Le Fou parle*, dirigée par Jacques Vallet³³. Ce n'est que

le début – en 1981, Hennig publie chez Albin Michel différents entretiens qu’il a menés avec Grisélidis sur son activité prostitutionnelle³⁴. En 1992 enfin, après de multiples tentatives infructueuses, un éditeur mord à l’hameçon de la correspondance : *La Passe imaginaire* paraît aux Éditions Manya. Cette publication, sans représenter un triomphe, attire néanmoins pour la première fois l’attention des journalistes de l’Hexagone. À soixante-deux ans, alors qu’elle est devenue depuis longtemps une figure incontournable du combat des prostituées et une personnalité controversée en Suisse, Grisélidis Réal se voit soudain comparée par la presse française à la marquise de Sévigné (*Le Canard enchaîné*, 4 mars 1992) ou encore à Germaine de Staël : « Même goût pour la Révolution et salon ouvert à tous les mécontents³⁵ ».

Cette série de publications dans différentes maisons, en revues et par le détour de documents au carrefour du littéraire et de la sociologie pourrait donner l’impression d’une œuvre éparpillée, disparate. Sans le nier, on peut souligner que ces « assauts » successifs ne sont que le prélude d’une histoire éditoriale dont le dernier acte se joue rue Sébastien-Bottin. Éditeur chez Verticales après le ralliement de la maison à Gallimard en 2005, Yves Pagès se souvient du choc éprouvé à la fin des années 1970 à la lecture de Grisélidis Réal dans *Le Fou parle*. Solidaire de Jean-Luc Hennig qui estime « qu’un seul cri lie tous ses mots. C’est donc qu’il faut les lire ensemble³⁶ », Pagès entreprend de reprendre et de rééditer la totalité de l’œuvre de Réal à l’extrême fin de sa vie. Ainsi, il devient le « dernier » des nombreux Français à avoir désiré les mots de Grisélidis jusqu’à les pro-

voquer, jusqu'à les publier. À lire et suivre l'histoire des hommes qui ont accompagné les textes de l'écrivaine, on pourrait être tenté de voir en eux des « accoucheurs ». Ce serait passer à côté de la fabuleuse malice de Grisélidis Réal qui, loin de se comporter comme une Galatée, s'appuie au contraire sur leurs regards pour donner vie aux personnages de fiction qu'elle se façonne et endosse à sa guise. Hennig l'a très bien compris, lui qui fonctionnait pour Réal à la fois comme dépositaire du secret et comme embrayeur d'écriture : « On était tous un peu les personnages de son roman. [...] Chacun de nous correspondait à sa voix et à ses mutineries d'enfant sauvage. Chacun de nous était une incarnation de ses rêves comme de ses révoltes³⁷. »

En somme, les liens qui unissent Grisélidis à la France suivent le tracé capricieux d'un chassé-croisé entre réel et imaginaire, entre collectif et intimité, entre lutte des femmes et désir des hommes. Les allers et les retours effectués toute sa vie entre la France et la Suisse, entre Paris et Genève, les complicités qu'elle s'y découvre, lui permettent de garder ouvert et vivant le réservoir des différentes personnalités qu'elle adopte tour à tour. Quant au mouvement d'oscillation entre les deux pays, peut-être figure-t-il l'élan du peuple tzigane, auquel elle avait fini par se rattacher à travers de mystérieuses racines imaginaires. Un héritage digne d'un personnage de fiction pour celle que sa mère avait nommée d'après une histoire bien française : un conte de Charles Perrault.

SOPHIE JAUSSE

by Harry Kurz, New York, Columbia University Press, 1942, p. XXI-XXII.

15. Théo CHOPARD, «Bibliographie», *Revue syndicale suisse*, octobre 1943, p.315-316.
16. Théo CHOPARD, «Éducation ouvrière. Lectures», *Revue syndicale suisse*, janvier 1943, p.31.
17. *Ibid.*, p.26.
18. Charles SCHÜRCH, «Le livre et les loisirs ouvriers», *Revue syndicale suisse*, octobre 1942, p.282.

«JE SUIS FRANÇAISE DE CŒUR»

1. Grisélidis RÉAL, *Mémoires de l'inachevé (1954-1993)*, textes rassemblés et présentés par Yves PAGÈS, en collaboration avec Jeanne GUYON, Paris, Éditions Verticales, 2011, p. 14.
2. Grisélidis RÉAL, *La Passe imaginaire* [1992], Paris, Éditions Verticales, 2006, p. 17.
3. Grisélidis RÉAL, *Mémoires de l'inachevé, op. cit.*, p.329.
4. Grisélidis RÉAL, *Le Noir est une couleur* [1974], Paris, Éditions Verticales, 2005, p. 10.
5. *Ibid.*, p.35.
6. *Ibid.*, p.279.
7. *Ibid.*, p.51.
8. Réal admirait Romain Gary: il fait partie des écrivains destinataires d'un service de presse personnalisé pour *Le Noir est une couleur*. Envoi auquel l'écrivain avait d'ailleurs répondu, tout comme Simone de Beauvoir, ainsi qu'en témoigne la correspondance rassemblée aux Archives littéraires suisses.

NOTES

9. *Ibid.*, p.51-52.
10. Grisélidis RÉAL, *Paris. Nuit érotique*, s. d., 10 folios manuscrits, Archives littéraires suisses (ALS), fonds Grisélidis Réal, A-5-15.
11. Grisélidis RÉAL, «Petite chronique des courtisanes» [1976], dans *Carnet de bal d'une courtisane, suivi de Petite chronique des courtisanes et autres textes*, Paris, Éditions Verticales, coll. «Minimales», 2005, p.82-83.
12. *Chers Pâquis. Regards sur un quartier de Genève*, textes réunis par Françoise NYDEGGER et Jean-Michel DEGOUMOIS, Genève, Éditions Archigraphie, 1989.
13. Grisélidis RÉAL, «Petite chronique des courtisanes», art. cit.
14. *Le Paris des Suisses*, textes et documents réunis et présentés par Daniel JEANNERET, Paris, La Différence / Centre culturel suisse, 1995. Discrètement revancharde, la quatrième de couverture précise que l'ouvrage souhaite rappeler que les artistes suisses ont aussi «forgé la grande capitale», même si la France a tendance à «ignorer» les auteurs suisses ou à penser «qu'ils sont français».
15. *Ibid.*, p.23.
16. Grisélidis RÉAL, «La Révolution invisible» [1981], dans *Carnet de bal d'une courtisane, suivi de Petite chronique des courtisanes et autres textes*, op.cit., p.99-100.
17. Grisélidis RÉAL, «Postface», *Le Noir est une couleur*, op. cit., p.316.
18. Grisélidis RÉAL, *Carnet de bal d'une courtisane*, op. cit., p.8.
19. Grisélidis RÉAL, «Des femmes comme des paillons», réponse au sondage «Comment les Suisses voient la France», *L'Hebdo*, 10 octobre 1985, p.50.

20. Virginie SAUZON, «La déviance en réseau : Grisélidis Réal, Virginie Despentes et le féminisme pragmatique», *TRANS- Revue de littérature générale et comparée*, 13, 2012, en ligne : <https://trans.revues.org/550>.
21. Grisélidis RÉAL, *La Passe imaginaire*, *op.cit.*, p. 151.
22. *Ibid.*, p.266.
23. Voir Gaëlle BANTHEGNIE et al., *14 femmes. Pour un féminisme pragmatique*, Paris, Gallimard, 2007.
24. Virginie DESPENTES, «“Mémoires de l’inachevé” de Grisélidis Réal: asphalte gitane», *Le Monde des livres*, 3 novembre 2011.
25. Joy SORMAN, *Gros œuvre*, Paris, Gallimard, 2009.
26. Lettre de Grisélidis Réal à Bertil Galland, 26 juin 1974, ALS, fonds Grisélidis Réal, B-1-GAL.2.
27. Bertil GALLAND, «La Gitane», *24 Heures*, 8 octobre 1974.
28. Lettre de Grisélidis Réal à Bertil Galland, 5 décembre 1974, ALS, fonds Grisélidis Réal, B-1-GAL.2.
29. Grisélidis RÉAL, *Mémoires de l’inachevé*, *op.cit.*, p.295.
30. Jean-Luc HENNIG, *Les Garçons de passe*, Paris, Éditions Libres Hallier, 1978.
31. Germaine AZIZ, «La passe épistolaire d’une courtisane helvète», *Libération*, 21 avril 1992.
32. Jean-Luc HENNIG, *Lettre ouverte aux Suisses si bons, si gros, si tristes*, Paris, Albin Michel, coll. «Lettre ouverte», 1991.
33. Ce texte sera réédité sous le titre *Carnet de bal d’une courtisane, suivi de Petite chronique des courtisanes et autres textes*, en 2005, aux Éditions Verticales, *op.cit.*

NOTES

34. Jean-Luc HENNIG, *Grisélidis courtisane*, Paris, Albin Michel, coll. « Illustrations », 1981.
35. Germaine AZIZ, « La passe épistolaire d'une courtisane helvète », art. cit.
36. Jean-Luc HENNIG, « Postface » [2010], dans *Grisélidis courtisane*, Paris, Éditions Verticales, 2011, p.216.
37. *Ibid.*, p.218.